

Nous étions en 1990, le poète était plus qu'octogénaire et l'on pensait qu'il avait donné là son chant du cygne. Nouvelle surprise. L'âge donne au poète des forces nouvelles. Il publie *Maintenant*, signe qu'il vit au présent dans un effort vers l'avenir : « Tu n'as pas réussi/ A faire de tous les instants de ta vie/ Un miracle.// Essaie encore ». Tentative qui résonne encore dans *Possibles futurs* : « Moi, je suis pareil/ Au foin dans la grange », dit « L'Innocent », autre autoportrait.

Après la mort du poète survenue le 19 mars 1997, Lucie Albertini-Guillevic a publié *Quotidiennes*, dont les poèmes, dûment datés, donnent l'impression d'un journal poétique : « Maintenant/ Je n'ai plus d'efforts à faire/ Pour sentir pleinement le monde/ Seconde après seconde. » Elle nous offre, pour clore ce panorama complet, le prochain et dernier recueil à paraître sous le titre *Présent* qui vient faire écho à *Quotidiennes* : « Je ne suis qu'une voix »...

Ajoutons que les illustrations en noir et blanc viennent apporter quelque temps de repos et nous dévoilent Guillevic à travers ses âges et ses écritures.

Robert Sabatier. *Diogène*, Albin Michel, 2001.

Il s'agit là d'une œuvre exceptionnelle. Un livre de 500 pages, qu'il est facile de résumer, car il s'agit tout simplement de la vie de Diogène dans son fameux tonneau. En même temps, le poète a su donner à chacun de ses personnages suffisamment de profondeur pour que ses actes de paroles sonnent comme un discours à méditer. À mi-chemin entre la philosophie et la poésie, cette œuvre prend le risque courageux d'être discrédité par les deux partis. Faire se rejoindre la poésie à la philosophie est, pourtant, une constance de la poésie du XX^e siècle. C'est un œuvre de solitaire, dont le héros est l'emblème.

Elle nous rappelle que Robert Sabatier, est aussi un poète au-delà du romancier à succès, au-delà de l'historien de la poésie (voir son immense *Histoire de la poésie française*).

Il s'agit là d'une œuvre exceptionnelle parce que ce n'est pas un recueil traditionnel. Rares sont les poètes à tenter, à nouveau, au XX^e siècle, une structure loin du poème, proche de l'épopée, en vers décasyllabiques. *Diogène* nous offre une œuvre à mi-chemin entre le poème et l'œuvre dramatique.

Cette forme permet au poète de diffracter sa voix en plusieurs personnages, d'énoncer des idées les plus opposées, pour bien marquer la difficulté de l'homme à se situer dans le monde.

L'auteur replace Diogène dans son cadre naturel et dans la Grèce de l'époque, avec, parfois des incursions dans le monde moderne, vers la fin, sous le couvert des paroles de l'oracle.

Pourquoi Robert Sabatier a-t-il fait le choix de Diogène? D'abord parce que c'est un philosophe et que « le philosophe est celui qui dit non ». Parce qu'il n'a point laissé d'écrit, et qu'il est philosophe à la manière d'un homme ordinaire, sans système. Si l'auteur évoque, au début, son étiquette de « cynique », l'essentiel de son discours tient dans l'humanisme de son propos. « Je cherche un homme » dit le philosophe, et c'est précisément, à cette définition que le poète s'attache : « Je cherche un homme et c'est espoir de l'homme ». Le poète situe la recherche du philosophe dans la lignée humaniste, mais d'une façon assez pessimiste. Il éprouve de l'espoir, mais on craint que cet homme n'existe pas encore. De fait : « Mais j'aimerais que l'homme invente l'homme ». C'est un avenir possible, qui doit dépasser la simple contingence : « Ta force d'homme est un don de nature./ Ta force d'âme, à toi de l'inventer ». L'homme se construit lui-même, à travers ses actions de tous les jours. En tout cas, il rejette rapidement l'existence de Dieu : « Les dieux, les dieux, c'est l'argument des riches ». Sans doute Sabatier joue-t-il sur les sens du mot, à comprendre dans la Grèce du V^e siècle avant Jésus-Christ, mais aussi dans son acception moderne, derrière laquelle on peut lire une critique sociale. On peut aussi y lire une critique intellectuelle, les riches étant les nantis des dogmes. Cependant, sur la fin, le philosophe avouera, ce que d'autres n'osent pas dire : « Vieille carcasse, ici tu te lamentes,/ Tu cherches Dieu sans le dire à quiconque ». La vieillesse oblige l'homme à courber le front. Ce n'est pas indigne, et c'est même courageux de le dire.

« Moi le mystère est tout ce qui m'enchanté [...] J'unis en moi le grand débat contraire/ du beau savoir et de l'incertitude ». L'homme se définit essentiellement par sa recherche, sa quête, sans quoi il n'est rien. Il faut qu'il soit toujours en mouvement. Et ceci depuis l'origine, depuis l'origine de sa conscience : « Jamais, je crois je ne fus jeune ». Une telle affirmation va à l'encontre de beaucoup d'idées reçues sur la célébration des vertus de l'enfance. Sabatier refuse ce discours au profit d'une conscience très vive de sa condition.

Il se construit intérieurement. « Mais ton vrai père il réside au-dedans/ de ta pensée. Ah! Sois ton propre père ». Il s'agit de se créer par soi-même, de dépasser le maître, de tuer le père. « Restons obscurs, nous serons

lumineux/ par le dedans que nul ne peut atteindre ». La modestie tout comme la grandeur du combat de Sabatier s'inscrit dans cette réflexion. Il importe plus à l'homme de se construire intérieurement, plutôt que de paraître savoir ceci ou cela.

Pourtant, il ne rejette pas le savoir. Il s'institue en maître, mais en maître qui a une grande conscience de son élève. « L'élève est maître et le maître s'élève ». Par un jeu de mot, le poète dit des vérités sur un ton d'aphorisme, nombreux dans cette œuvre didactique et poétique. Ce qui importe à l'homme c'est de ne pas être seul, au moins tout le temps. L'autre apporte une autre voix, une autre idée, qui permet à l'homme de se sentir moins seul, et d'apprendre à son contact. Car finalement : « Voici l'aveu : je m'ennuie avec moi ». L'élan vers l'autre résulte autant d'un effort que d'une nécessité inhérente à la notion d'homme, d'humanisme. « Connaître autrui, voilà le plus grand art ». Sabatier range au niveau de l'art, la fin de perception de l'autre dans son altérité, qui exige un certain repli de soi, en même temps que la concentration de tous les moyens psychologique et philosophique.

S'il s'agit d'inventer, le poète devrait être là. Or dans *Diogène*, il est fort peu présent : « Je me défie un peu de tout lyrisme ». Cependant, il relate les propos de l'écrivain : « Pour apporter un surcroît d'existence/ à chaque chose, il faut nommer, écrire/ et c'est ainsi que l'homme se rattache/ à l'univers ». La foi en l'écriture fait de l'homme un être à part entière, et par là, il crée autour de lui des êtres de langage qui vont avoir droit de cité dans l'immense univers. « Quoi que l'on dise, il s'agit de créer ». C'est le maître mot du livre, au-delà de la philosophie elle-même.

C'est pourquoi la recherche du langage est omniprésente : « Je cherche un mot qui contient tous les autres », vieux rêve de la poésie française. C'est une belle utopie poétique. Comme celle de voir dans la nature une création perpétuelle un chant sans fin : « Le monde est un aède ».

C'est le philosophe qui s'exprime le plus souvent, c'est-à-dire le citoyen, l'homme seul sur la terre : « On n'y voit jamais clair,/ oui, mais du moins cela nous le savons ».